Historiae oculus geographia : cartographie et histoire dans le *Parergon* d'Ortelius

Jean-Marc Besse

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/923>

DOI : 10.4000/elh.923

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 16 octobre 2009

Pagination : 137-146

ISBN : 978-2-35698-014-4

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Jean-Marc Besse, « *Historiae oculus geographia* : cartographie et histoire dans le *Parergon* d'Ortelius », *Écrire l'histoire* [En ligne], 4 | 2009, mis en ligne le 16 octobre 2012, consulté le 23 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/elh/923> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.923>

***Historiae oculus geographia :* cartographie et histoire**

dans le *Parergon* d'Ortelius

EN 1579, LE CARTOGRAPHE anversoïsois Abraham Ortelius ajoute à son déjà célèbre *Theatrum orbis terrarum*, considéré comme le premier atlas moderne, le noyau de ce qui va rapidement devenir un recueil de cartographie historique. Accompagnées de textes explicatifs, les trois cartes, alors placées à la suite du *Theatrum* (*Peregrinationis Divi Pauli* [illustration], *Romani Imperii Imago*, *Graecia Sophiana*), sont séparées de l'ensemble qui les précède par le titre *Parergon theatri*. Le mot même de *parergon* (l'édition allemande de 1580 dit « *Ein Complement oder Zugabe Dises Theatri* ») ainsi que le court avis au lecteur semblent indiquer le caractère secondaire que revêt l'entreprise pour l'érudit flamand :

Après avoir achevé la description de tout le Monde, voicy, amy Lecteur, ces troys Cartes suyvantes, lesquelles pour complaire aux amateurs de l'ancienne Histoire tant Sainte que profane, i'ai voulu mettre en lumière, & les ay voulu mettre à part : Car elles ne semblent servir aucunement à nostre intention ; qui estoit tant seulement de mettre en nostre Theatre la

situation des lieux & régions comme elle est à présent. Mais estant à ce faire induit par les prières de mes amis, ie les ay adioutstées à la fin de cest œuvre comme *Parergon*. (*Théâtre de l'Univers*, éd. française, Anvers, 1598)

Pourtant, comme l'a rappelé Georges Tolias (Tolias 2009 ; voir aussi Wellens-De Donder 1998 et Meurer 1998a), c'est un véritable atlas de géographie historique qui va se développer à partir de ce noyau, Ortelius ajoutant de nouvelles cartes, mais aussi les corrigeant et les remplaçant à la faveur des éditions successives des *Addimenta* au *Theatrum orbis terrarum*. Dans l'édition de 1595, la dernière supervisée par Ortelius lui-même, le recueil contient trente cartes et deux vues. Mais le processus d'amplification ne disparaît pas avec la mort d'Ortelius (1598) : l'édition de 1624 du *Parergon* présente trente-neuf cartes, trois vues et deux planches, selon un ordre qui n'est plus celui d'Ortelius, mais celui qu'impose

dès 1601 Jan Moretus, le gendre et successeur de Christophe Plantin ¹.

Le *Parergon* propose trois types de cartes, correspondant à trois types d'histoires différents, chacun d'entre eux donnant lieu en vérité à une géographie spécifique. Un premier ensemble cherche à représenter le monde tel qu'il a été arpenté, divisé, compris et représenté par les Anciens. C'est d'une histoire profane, c'est-à-dire politique, qu'il s'agit ici : Ortelius cartographie essentiellement un espace européen caractérisé par la coexistence d'une tradition celtique et d'une tradition romaine, selon un ordre de parcours des régions qui est celui de Ptolémée. Un deuxième ensemble se concentre sur les lieux et les événements marquants d'un héritage religieux dont le principe est le christianisme. C'est une carte intitulée *Geographia sacra* qui, en 1598, prend en charge les lectures vétéro- et néo-testamentaires de l'espace terrestre. Enfin, quelques cartes et vues prennent en charge une histoire que, faute d'un meilleur terme, on dira poétique ou mythologique : Ulysse, Énée, Jason et les Argonautes, le périple d'Hannon.

Selon Georges Tolias, les cartes du *Parergon* « illustraient les fondements de la culture occidentale, le monde antique dans toute son éten-

due historique : des temps héroïques jusqu'à son unification par Rome impériale et sa christianisation » (Tolias 2009, p. 165). Au bout du compte, l'ensemble composé par Ortelius se présente bien, malgré les réserves de son auteur, comme une tentative plus ou moins systématisée de réappropriation symbolique des héritages politiques, religieux et littéraires de l'Europe ancienne.

Entre cartographie et pratiques d'érudition

Ortelius affirme qu'il a cédé à la pression de ses amis. Peut-être faut-il y voir l'écho d'une demande formulée par Juste Lipse ? Celui-ci en effet, dans la lettre (fictive) qu'il avait adressée en 1576 au cartographe anversoise, après l'avoir loué pour le *Theatrum orbis terrarum*, qui « nous a donné les royaumes, les provinces, les villes, bref le monde entier » dans un seul livre, le pressait de prolonger son effort en direction de l'Antiquité et de « nous instruire sur les noms oubliés des villes et des fleuves » (Juste Lipse, *Epistolicae quaestiones*, 4, 4, citée dans Depuydt 1999, p. 37), afin de faciliter la lecture des auteurs anciens, Tite-Live par exemple, où l'on trouve de nombreux noms inconnus.

En vérité, les préoccupations d'Ortelius vis-à-vis de l'histoire sont peut-être moins récentes et moins

1. Georges Tolias montre comment la modification de l'ordre des cartes dans les éditions postérieures à la mort d'Ortelius contribue à changer considérablement la signification du *Parergon*, dont « la trame spatiale est brisée et remplacée par une lecture théologique de la géographie ancienne » (Tolias 2009, p. 182). Plusieurs autres cartes réalisées ou supervisées par Ortelius ne se retrouvent pas dans le *Parergon* : un Monde selon Pomponius Mela, une carte d'Utopia, la célèbre Table dite de Peutinger seront intégrés après la disparition d'Ortelius.

contingentes qu'il ne veut le reconnaître. Quelques observations concernant ses pratiques d'antiquaire et de collectionneur d'une part, et sa conception des relations entre géographie et histoire d'autre part, peuvent aisément nous en convaincre.

La première réalisation de l'érudit anversoïse dans le domaine de la cartographie historique, la carte de l'ancienne Égypte (sans titre), date de 1567. La carte de l'empire romain, *Romani Imperii Imago*, insérée en 1579 dans le *Parergon*, paraît en 1571. Il semble, comme Peter H. Meurer l'a souligné (Meurer 1998a, p. 137), que la réalisation de cartes portant sur la géographie ancienne soit l'occasion pour Ortelius de réunir ses deux domaines d'intérêts principaux, la cartographie et la philologie classique.

La notoriété d'Ortelius ne repose pas seulement, en effet, sur le *Theatrum orbis terrarum*. Ce sont également ses activités de collectionneur et d'antiquaire qui le signalent à ses contemporains (Besse 2003, 3^e partie ; Meganck 2003). Il transmet, reçoit, échange, vend et achète les objets les plus divers, et pas seulement des cartes et des globes. Sa correspondance est pleine de demandes et d'offres concernant médailles, antiques, pierres, fossiles, livres, catalogues, manuscrits, dessins, inscriptions, lettres autographes, informations (Hessels 1887). Quelques exemples : en 1580, Georg Braun lui demande une édition latine des *Vies* de Vasari ; en 1581, Richard Mulcaster l'interroge sur des livres de perspective ; en 1593, Joris Hoefnagel, envoyant deux pièces à Ortelius,

souhaite recevoir en échange des dessins de maîtres néerlandais, dont Henri Met de Bles, Joos van Cleve, Frans Floris et Pierre Pourbus. Ortelius est profondément impliqué dans le monde artistique de son temps (Melion 1991 ; Sullivan 1994 ; Puraye 1950). Il entretient des relations d'amitié et de travail avec Pierre Bruegel, Joris Hoefnagel, Lucas de Heere, Cornelius Cort, Philippe Galle, Martin de Vos, Lucas van Valckenborch. On sait qu'Ortelius a acheté à Bruegel plusieurs œuvres, parmi lesquelles une grisaille intitulée *La Mort de la Vierge* (1564-1565), et qu'il a constitué une collection de dessins et de gravures (van Eyck, Schongauer, Dürer).

Initié par Hubert Goltzius à la numismatique, Ortelius rassemble une collection de monnaies grecques et romaines considérée comme une des plus importantes du temps, voire comme un modèle à imiter. En 1573, il fait paraître une étude (*Deorum Dearumque capita ex vetustis numismatibus in gratiam antiquitatis studiosorum effigiata et edita*), illustrée par Philippe Galle, consacrée à ses pièces les plus rares. Sa collection le met en contact avec plusieurs érudits de premier plan, comme Le Pois, Orsini ou Sambucus (Cunnally 1999). Mais surtout, elle est exploitée dans la cartographie historique : Ortelius insère souvent, dans les textes placés au revers des cartes, des reproductions de monnaies issues de sa collection, qui viennent attester par l'image, pour ainsi dire, la vérité de son récit. Ortelius acquiert en 1592 une maison, qu'il baptisera le *Laurier* (*Lauwerboom*), pour y rassem-

bler et exposer au public le fruit de ses recherches dans son « cabinet des merveilles », qu'il appelle lui-même son « musée ».

Il n'est pas nécessaire d'aller plus loin dans la description de l'univers d'humanisme érudit qui est celui d'Ortelius : on peut d'ores et déjà en induire que son engagement dans la restitution cartographique de l'histoire ancienne, de plus en plus soutenu à partir des années 1580, s'inscrit dans le droit-fil de ses activités d'antiquaire et de collectionneur.

La géographie, œil des histoires

Mais Ortelius s'inscrit également dans une conception précise des rapports entre géographie et histoire. En 1592, en effet, il place pour la première fois un frontispice de type architectural devant les cartes du *Parergon*, marquant ainsi clairement l'indépendance de son projet éditorial et intellectuel. Sur ce frontispice, on lit une formule, *Historiae oculus geographia* (la préface de l'édition espagnole de 1592 du *Theatrum orbis terrarum* dit : « *el ojo de las Historias* »). L'origine exacte de cette formule reste obscure (voir Besse 2003, p. 295-301). Mais elle connaîtra une longue fortune dans l'histoire des relations entre géographie et histoire, puisqu'on la trouve encore sous la plume de Cortambert, au XIX^e siècle.

En fait cette devise est déjà présente dans la première édition du *Theatrum orbis terrarum*. Comme on sait, la préface du *Theatrum* est l'occasion pour Ortelius de définir la nature, la métho-

de et les objectifs de l'entreprise qui l'a mené à la réalisation de son atlas. Il évoque, en particulier, les rapports entre géographie et histoire :

Mais de combien est nécessaire pour parvenir à cette intelligence des histoires, la connaissance des régions et provinces, et des mers, la situation des montagnes, des vallées, des villes, le cours des rivières, etc. (ce que des Grecs est appelé d'un nom propre Géographie, et d'aucuns gens doctes [...] l'œil de l'histoire) tous ceux là le confesseront facilement avec nous, qui y étant un peu moyennement instruits, ont aucunes fois commencé à lire quelque histoire. (*Théâtre de l'Univers*, édition française de 1581, fol. 1v)

La géographie est présentée comme un instrument nécessaire à la compréhension des histoires, sacrées ou profanes, plus précisément comme une aide indispensable à la *lecture* des textes anciens. Ortelius prolonge ici une tradition réactivée par l'humanisme de la Renaissance, mais sans doute assez ancienne, comme Nathalie Bouloux l'a établi à propos de Paulin de Venise (vers 1270-1344) :

Je pense qu'il est non seulement difficile mais impossible sans une description du monde (*sine mapa mundi*) de se représenter ou même de concevoir (*ymaginari aut mente posse concipere*) ce qui est dit des enfants et petits enfants de Noé, des quatre royaumes et des autres nations et régions, dans les écrits bibliques comme profanes. (*De mapa mundi*, Vat. lat. 1960, fol. 13v, cité dans Bouloux 2002, p. 59)

La carte fonctionne comme attestation du texte, elle permet de le comprendre, et elle permet en outre de construire dans la mémoire

l'image mentale de ce qui est évoqué dans le texte.

C'est le cas, chez Ortelius, pour l'histoire sainte :

Semblablement en lisant du voyage que fait Saint Paul, de la ville de Hierusalem vers Rome, si le Lecteur entend par le moyen de la Carte, en quel endroit du Monde Hierusalem est située, & comment que les Isles de Cypres, Rhodes, & Malta, luy sont en chemin, et qu'en faisant voile ausdites Isles, & par-devant icelles, finalement il parvint à Rome, non seulement il entendra le-dit voyage tant mieux, mais aussi le retiendra plus long temps, & le pourra raconter de parolles, l'expliquer, & le faire entendre aux autres, avec plus de grace. (*Théâtre de l'Univers*, édition française de 1598, fol. 2r)

Mais, si la géographie permet de lire les textes, c'est parce qu'elle possède surtout ce pouvoir de montrer les lieux où les actions se déroulent. C'est la puissance de visualisation de la carte qui en fait un auxiliaire indispensable à la lecture. On voit l'histoire, écrit Antoine du Pinet, *par la géographie*, c'est-à-dire la carte :

Quand on voit, par la Geographie, Moyse avoir passé la Mer Rouge, dez la Pointe de Suez (qui encores auioird'huy est appelée Poncta di Pharaone) à Carondolo, ou, Grondol d'Arabie, & qu'on cognoit ce passage avoir esté fait au Golfe de Suez, cela en esclarcit d'avantage l'histoire, & accroist le contentement du lecteur Chrestien. (*Plantz, pourtraitz et descriptions de plusieurs villes et forteresses, tant de l'Europe, Asie, & Afrique, que des Indes, & terres neuves...* 1564, p. 15).

La géographie possède également chez Ortelius cette fonction générale de représentation

de l'histoire, de telle sorte en effet qu'« il semble que l'on le voit de ses propres yeux, comme en un miroir, et que l'on y soit en présence » (*Théâtre de l'Univers*, 1598, fol. 1v).

Comme on sait, Ortelius prolonge, en y impliquant la géographie, une conception de la preuve qui provient de l'Antiquité : l'historien doit établir la vérité de son récit en rendant les faits visibles au lecteur, pour que ce dernier en devienne comme le témoin. C'est ainsi que Polybe, voulant souligner la vérité d'Homère, met en valeur le fait qu'il donne des détails et les dispose de telle sorte qu'on peut dire qu'il vise à produire « une impression de vie » (*enargeian*, in *Histoires*, XXXIV, 4, 3). L'historien doit donner à voir ce dont il parle. Et pour cela il utilise un procédé qui relève de la rhétorique des affects, l'*enargeia* (que les Latins ont traduit par *evidentia*, entre autres). Rendre un discours ou un objet *enarges*, c'est le rendre clair, visible, palpable, c'est le mettre en lumière de telle sorte qu'il paraisse comme vivant devant un regard. La façon dont Érasme présente le procédé et sa fonction dans le *De copia* nous renvoie à la géographie telle que l'entend Ortelius :

Nous recourons [à l'*enargeia*] chaque fois [...] que nous n'expliquons pas simplement une chose mais que nous l'exposons, afin qu'on la regarde *comme si elle était exprimée en couleur* dans un tableau : si bien qu'il semble que nous avons peint, et non raconté et que *le lecteur a vu, pas lu*. (Érasme, *De duplici copia, verborum ac rerum*, dans *Opera omnia*, Amsterdam, 1969-1988, vol. I, p. 202, nos italiques)

L'*enargeia* possède en ce sens une vertu démonstrative pour l'historien, et la carte occupe une fonction *d'évidence* tout à fait précise dans l'économie de son discours : elle fournit un support à l'imagination du lecteur. Elle fournit au lecteur la matière, dessinée, gravée et imprimée, qui permet à l'esprit d'imaginer ou de concevoir l'objet de sa lecture. Et, par là même, la carte inscrit dans le récit historique le sens et l'animation qui lui donnent sa force de vérité, parce que, tout simplement, elle le montre en un tableau et en un lieu. C'est en ce sens que l'on peut parler d'une théâtralisation de l'histoire par la géographie, conséquence, sans doute, de la théâtralisation du regard géographique lui-même, qui a permis au préalable de transformer le lecteur en spectateur. Ortelius ira même, dans les cartes consacrées aux pérégrinations d'Abraham (1590) et de saint Paul (1579), jusqu'à placer *autour* de la carte des vignettes représentant différents épisodes de l'histoire à laquelle la carte correspond.

La restitution de la toponymie ancienne

La question supplémentaire qu'il faudrait alors poser serait la suivante : si la carte permet de voir les lieux de l'histoire ancienne, et ainsi de mieux la comprendre, comment cependant Ortelius conçoit-il cette histoire ? Comment la juge-t-il, au bout du compte, et comment la représente-t-il, lui qui, dès le début du *Parergon*, dans la carte *Aevi veteris typus geographicus* (1590) et dans le texte qui l'accompagne, avait marqué en

quelque sorte la distance irrémédiable séparant le monde géographique des modernes, issu des Grandes Découvertes, de celui des anciens ?

On aurait tort, dans cette perspective, de réduire le *Parergon* à un simple instrument de visualisation de l'histoire ancienne. L'ouvrage contient d'autres dimensions. Plus exactement, non seulement le *Parergon* aide à lire les histoires parce qu'il en montre les lieux, mais il est pensé également par son auteur comme un espace visuel de discussion des sources, voire de critique des historiens.

Un des enjeux de l'ouvrage d'Ortelius, il ne faut pas l'oublier, réside dans la question de la localisation des toponymes anciens. Question qui est moins cartographique apparemment que lexicographique, mais qui constitue, dans les années mêmes où il élabore le *Parergon*, une partie très importante du travail d'investigation philologique de l'érudit anversois.

Ce travail de compilation des noms de lieu anciens trouve son débouché dans plusieurs dictionnaires ou catalogues considérés comme majeurs par ses contemporains : le *Nomenclator Ptolemaicus* (1579), la *Synonymia Geographica* (1579), le *Thesaurus Geographicus* (1587). L'étude critique des anciens toponymes est une préoccupation ancienne pour Ortelius, qui avait l'habitude de faire des listes de noms de lieu à partir de ses lectures, des listes qu'il rassemblait ensuite dans des fiches (Meurer 1998b). La première édition du *Theatrum orbis terrarum* (1570) ajoute aux cartes un dictionnaire de noms de lieu extraits d'auteurs anciens et moder-

nes (*Antiqua Regionum, Insularum, urbium, Oppidorum, Montium, Promontorium, Sylvarum, Pontium, Marium, Sinuum, Lacuum, paludum, Fluviorum, Fontium Nomina, Recentibus Eorundem Nominibus Explicata; Auctoribus Quibus sic Vocantur, Adiectis*) compilé par Arnold Mylius à la demande du cartographe anversois. Le dictionnaire, de 2 100 entrées environ, est en deux parties: la première fournit une liste de noms anciens accompagnés de leurs correspondants modernes, la seconde, symétrique à la première, présente une liste de noms modernes avec leurs équivalents antiques. Le plus souvent, selon un procédé qui sera également exploité dans les cartes du *Parergon*, la mise en correspondance des noms anciens et modernes est établie par une référence à l'auteur où cette correspondance a été trouvée: Mercator, Clusius, Gastaldi ou Leandro Alberti, entre autres.

La première version de ce répertoire est, aux yeux même de Mylius, peu satisfaisante. Elle manque d'exactitude et la quantité de noms est considérée comme insuffisante. Elle constitue néanmoins, d'une certaine manière, le prototype des réalisations postérieures d'Ortelius dans ce domaine. Dès l'édition de 1571 du *Theatrum*, un nouveau titre est donné au dictionnaire: *Synonymia Locorum Geographicorum...*, et, en 1579, Ortelius en fait un ouvrage séparé, publié chez Plantin. Il contient alors environ 10 000 entrées, dont la présentation est le plus souvent ordonnée de la manière suivante: nom en latin (parfois en grec), brève description du genre de lieu auquel le nom

renvoie (lac, ville, île, etc.), auteur d'où le nom a été extrait, équivalent moderne en une ou plusieurs langues. La *Synonymia Geographica* contient également la liste des auteurs anciens et modernes (438) qui ont servi de sources au dictionnaire. En 1587, Ortelius publie, sur le même modèle intellectuel, le *Thesaurus Geographicus*, qui comprend environ 30 000 entrées et se caractérise en particulier par l'espace accordé à la discussion des sources dans les entrées du dictionnaire. Le succès de cet ouvrage dans l'Europe savante rendra nécessaire une seconde édition en 1596.

On ne saurait trop insister sur l'importance de cette question de la détermination des toponymes anciens dans la perspective de l'analyse du *Parergon*. Il s'agit bien, au bout du compte, comme on peut le voir de manière exemplaire dans l'entreprise du *Nomenclator Ptolemaicus*, de faire revenir à la lumière le monde géographique ancien, de retrouver ce monde en lui donnant une signification, c'est-à-dire une localisation, assignable, précisément une réalité géographique accessible aux modernes. Avec le *Nomenclator*, Ortelius s'inscrit dans un des enjeux majeurs de l'édition de la *Géographie* de Ptolémée aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. En effet, les érudits européens ont récupéré dans la *Géographie*, tout autant que des méthodes de projection cartographique, un ensemble de près de 8 000 noms de lieu géographiques munis de leurs coordonnées. Un grand nombre des noms qui y sont répertoriés se sont perdus dans le temps, même si certains sont encore vivants. Aussi, le ca-

talogue ptoléméen constitue, dès le ^{xv}^e siècle, un véritable espace de travail, dont la finalité permet de restituer l'image du monde élaborée par les Anciens. L'ouvrage d'Ortelius est l'un des aboutissements de cette opération de « traduction » qui a marqué la réception de Ptolémée en Europe (Besse 2003, 1^{re} partie).

La toponymie et le problème des sources de l'histoire

La mise en correspondance des noms anciens et modernes ainsi que la localisation moderne des toponymes anciens peuvent être ainsi considérées comme des moments importants de l'apparition de ce qu'on pourrait appeler une « conscience géohistorique » moderne, permettant de retrouver en quelque sorte une épaisseur de passé dans les lieux mêmes du présent. Cette conscience s'exprime cependant de façon complexe. Certes, il s'agit bien de comprendre ce que disent les textes anciens, quels qu'ils soient, dès lors qu'ils contiennent des mentions toponymiques. Les dictionnaires réalisés par Ortelius, conjointement aux cartes du *Parergon*, permettent au lecteur moderne de « lire les lieux » dans le texte ancien en plaçant ces lieux sur un fond de carte moderne. Mais, en même temps, le geste de traduction organisé dans le dictionnaire ou dans la carte sanctionne le fait que le monde géographique moderne ne correspond plus exactement à ce que décrivent, disent, pensent, imaginent, les textes anciens. Une distance a été prise. On en donnera ici une

seule indication, à propos d'un aspect des cartes du *Parergon*.

Celles-ci ne sont pas seulement des illustrations et des gloses des auteurs anciens, profanes et sacrés. Ortelius y développe, là comme ailleurs, une relation prudente, voire critique, aux sources textuelles qu'il utilise. C'est le cas notamment pour les toponymes, dont la localisation précise est une préoccupation constante pour le cartographe. Les cartes du *Parergon*, notamment pour ce qui concerne l'histoire profane, contiennent de nombreux cartouches dans lesquels sont données de longues listes de lieux considérés par Ortelius comme non inscriptibles sur la carte parce qu'inconnus de lui, ou incertains, ou discutables. Ainsi, dans la carte *Siciliae veteris typus* (1584), un cartouche intitulé « Veteris Siciliae loca, incertae aut prorsus incognitae positionis » donne une liste de 48 *urbes*, 5 *arces*, 1 *vici*, 2 *montes*, 7 *fluvii*, 5 *regiones*, 2 *stagna*, 7 *populi*, 21 *loca*, tandis qu'un autre se concentre sur la région de Syracuse : « Territorij Syrausani loca, incertae positionis: Acrillae, Echetla, Magella ». Autre exemple, dans la carte intitulée *Pontus Euxinus* (1590), on peut lire, à côté du mot *Bosphorus* : « Tauricae Chersonesi loca, ignotae positionis. Archilachitae, Assyriani, Caliordi, Caraseni, Chavon, Dia, Hermisium, Neapolis, Orgocyni, Parasinum, Placia, Spira Taurica, Tractari, Zephyrium ».

La représentation cartographique des lieux anciens s'effectue donc en fonction d'une norme de véracité qui est fournie en réalité par le travail

lexicographique de correspondance développé au sein des dictionnaires. Ortelius renvoie d'ailleurs son lecteur, par exemple, dans la carte *Hispaniae veteris descriptio* (1586), à la fin du cartouche intitulé « Hispaniae loca aliquot incognitae positionis », à la *Synonymia Geographica* et au *Thesaurus Geographicus* (une année avant la parution de ce dernier). Cartes et dictionnaires se répondent pour former un espace critique de représentation graphique de l'histoire.

La prudence d'Ortelius, ou son souci d'exactitude, le conduit également à esquisser une confrontation des sources dans les cartes elles-mêmes. À l'intérieur d'une carte du *Parergon*, un lieu ancien n'est pas encore tout à fait un lieu : il reste le lieu de tel ou tel auteur où il a été lu, mais qui peut être démenti par un autre. Ainsi, dans la carte *Hispaniae veteris descriptio*, le lieu aujourd'hui connu sous le nom de cap Saint-Vincent, à la pointe sud-ouest du Portugal, reçoit quatre noms, reliés chacun à un auteur différent :

Sacrum prom. Ptol.
Sacer mons Columellae
Calbium Straboni et
Caput Europée Eustathio

Il faut conclure de ces quelques exemples que, dans le *Parergon*, Ortelius ne se contente pas de représenter l'histoire ancienne, mais dessine un espace pour l'analyse des sources de l'histoire, qui est un cadre pour la discussion des historiens eux-mêmes. Les opérations cartographique et

lexicographique deviennent alors des moments fondamentaux et corrélatifs de la représentation critique de l'histoire. Le *Parergon*, autant qu'il représente le monde ancien, exprime une prise de position sur l'état d'un savoir. La cartographie joue précisément ce rôle de mise à distance, de re-présentation du passé, qui permet de le constituer objectivement en histoire.

Bibliographie

- BESSE, Jean-Marc (2003), *Les Grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, ENS Éditions.
- CUNNALLY, John (1999), *Images of the Illustrious. The Numismatic Presence in the Renaissance*, Princeton University Press.
- DEPUYDT, Joost (1999), « *Vale verum antiquae historiae lumen* : Antiquarianism in the Correspondence between Justus Lipsius and Abraham Ortelius », dans G. Tournoy, J. De Landtsheer, J. Papy (éd.), *Iustus Lipsius Europae Lumen et Columen. Proceedings of the International Colloquium Leuven 17-19 September 1997*, Leuven University Press, 1999, p. 34-46.
- HESSELS, Jan Hendrik (1887), *Abraham Ortelii et virorum eruditorum ad eundem et ad Jacobum Colium Ortelianum... Epistulae...*, J. H. Hessels éd., Ecclesiae Londino-Batavae Archivum, t. 1, Cantabrigae.

- MEGANCK, Tim Luck (2003), *Erudite Eyes. Artists and Antiquarians in the Circle of Abraham Ortelius (1527-1598)*, Ph. D., Princeton University.
- MELION, Walter S. (1991), *Shaping the Netherlandish Canon. Karel van Mander's Schilder-Boeck*, University of Chicago Press.
- MEURER, Peter H. (1998a), « Ortelius as the Father of Historical Cartography », dans M. van den Broecke, P. van der Krogt, P. Meurer (éd.), *Abraham Ortelius and the First Atlas. Essays in Commemorating the Quadriennial of his Death*, HES Publishers, p. 133-159.
- MEURER, Peter H. (1998b), « *Synonymia – Thesaurus – Nomenclator*: Ortelius' Dictionaries of Ancient Geographical Names », dans M. van den Broecke, P. van der Krogt, P. Meurer (éd.), *Abraham Ortelius and the First Atlas. Essays in Commemorating the Quadriennial of his Death*, HES Publishers, p. 331-346.
- PURAYE, Jean (1950), *Dominique Lampson, humaniste (1532-1599)*, Desclée de Brouwer.
- SULLIVAN, Margaret A. (1994), *Bruegel's Peasants. Art and Audience in the Northern Renaissance*, Cambridge University Press.
- TOLLAS, Georges (2009), « Glose, contemplation et méditation : histoire éditoriale et fonctions du *Parergon* d'Abraham Ortelius (1579-1624) », dans J.-M. Besse, M.-D. Couzinet, F. Lestringant (éd.), *Les Méditations cosmographiques à la Renaissance*, Presses de l'université Paris-Sorbonne (Cahiers V. L. Saulnier, 26), p. 157-186.
- WELLENS-DE DONDER, Liliane (1998), « Un atlas historique : le *Parergon* d'Ortelius », dans R. W. Karrow, H. Elkhadem, P. Meurer (éd.), *Abraham Ortelius (1527-1598) cartographe et humaniste*, Brepols/Musée Plantin-Moretus/Bibliothèque royale de Belgique, p. 85-92.